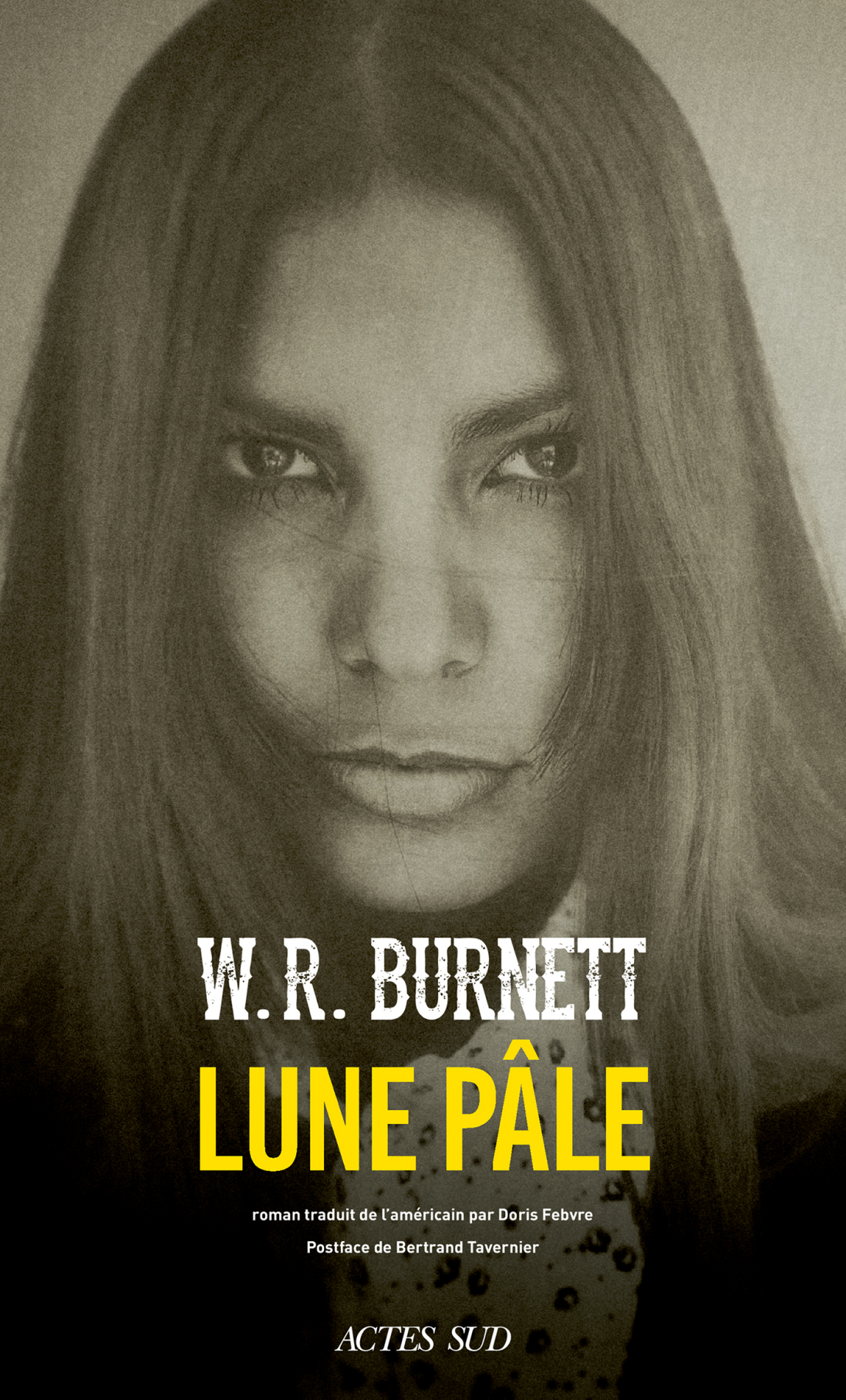

W. R. BURNETT

LUNE PÂLE

roman traduit de l'américain par Doris Febvre

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

“L’Ouest, le vrai”
série dirigée et présentée par Bertrand Tavernier

L’histoire de l’Ouest américain et de sa conquête a suscité la plupart des grands mythes fondateurs de l’imaginaire américain et inspiré des milliers de films d’un genre fameux – le western – qui célèbrent les vastes espaces et la présence de “La Frontière”, font revivre les affrontements entre les Blancs et les “Sauvages” (avec leurs déclinaisons religieuses, raciales, génocidaires), entre la Loi et l’Ordre, l’Individu et la Collectivité. Ajoutons à cela une guerre civile d’une rare sauvagerie dont l’Amérique paie encore les conséquences…

Nombre de ces films qui sont de purs chefs-d’œuvre ont pour origine des romans non moins excellents. Mais la plupart furent ignorés, méprisés par les critiques de cinéma, et rarement publiés en français.

La série “L’Ouest, le vrai” veut faire redécouvrir ces auteurs aujourd’hui oubliés ou méconnus (du moins en France), dans des traductions inédites.

Tout à la fois films et livres, j’ai choisi ces romans pour l’originalité avec laquelle ils racontent cette époque, pour leur fidélité aux événements historiques, pour leurs personnages attachants, le suspense qu’ils créent… mais aussi pour leur art d’évoquer des paysages si divers dont leurs auteurs sont amoureux : Dakota, Oregon, Texas, Arizona, Utah, Montana… l’Ouest, le vrai, quel irrésistible dépaysement !

B. T.

DU MÊME AUTEUR

DU SPORT À LA UNE, Série Noire nº 724, Gallimard, 1962.
ON EFFACE TOUT, Série Noire nº 711, Gallimard, 1962.
LE PUR-SANG IRLANDAIS, Plein Vent nº 57, Robert Laffont, 1969.
GOOD-BYE, CHICAGO, Série Noire nº 1839, Gallimard, 1981.
DARK HAZARD, L'Introuvable nº 1, Éditions de l'Ombre, 1983.
DONNANT DONNANT, Carré noir nº 475, Gallimard, 1983.
LE SAMSON DE L'OUEST, Carré noir nº 498, Gallimard, 1983.
LE CAPITAINE LIGHTFOOT, Folio nº 1614, Gallimard, 1984.
UN HOMME À LA COULE, Carré noir nº 510, Gallimard, 1984.
TÊTE DE LARD, Carré noir nº 555, Gallimard, 1985.
BIG STAN, Sinfonia, 1986.
LE PETIT CÉSAR, Folio nº 1852, Gallimard, 1987.
ROMELLE, Rivages/Noir nº 36, Payot & Rivages, 1987.
IRON MAN, L'Introuvable nº 4, Éditions de l'Ombre, 1988.
KING COLE, Rivages/Noir nº 56, Payot & Rivages, 1988.
FIN DE PARCOURS, Rivages/Noir nº 60, Payot & Rivages, 1989.
HIGH SIERRA, 10/18 nº 2108, 1990.
TOMORROW'S ANOTHER DAY, L'Introuvable nº 5, Éditions de l'Ombre, 1990.
RIEN DANS LES MANCHES, Folio nº 2856, Gallimard, 1996.
QUAND LA VILLE DORT, Folio policier nº 83, Gallimard, 1999.
TERREUR APACHE, "L'Ouest, le vrai", Actes Sud, 2013 ; Babel nº 1325.
MI AMIGO, "L'Ouest, le vrai", Actes Sud, 2015.
SAINT JOHNSON, "L'Ouest, le vrai", Actes Sud, 2015.

Titre original :
Pale Moon
Éditeur original :
Bantam Books / Knopf, New York
© W. R. Burnett, 1956

Première publication de la traduction :
Gallimard, 1956

Photographie de couverture : © Picturenet / Getty Images, 2018.

© Éditions Gallimard, 1958
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-11427-5

W. R. BURNETT

Lune pâle

roman traduit de l'américain par Doris Febvre
traduction actualisée pour la présente édition

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

pour Whitney, Butchie, Jimmy et M. Scrouf

I

L'ÉTRANGER

1

UN POINT D'EAU À L'AUBE

Crip Diels leva le camp et s'engagea sur le chemin du col, à l'instant où le ciel passait du gris ardoise au bleu mat. Ce chemin menait droit vers l'ouest pendant un certain temps, puis bifurquait vers le sud et descendait jusqu'au petit corral de mulets* au pied du Nid d'aigle. Crip savait que bientôt le soleil se lèverait dans son dos, au-dessus des puissantes cimes escarpées de la chaîne des Big Sheep.

Bien qu'il fût habitué à la solitude, Crip aurait, ce matin-là, préféré quelque compagnie. La traversée de la chaîne des Big Sheep n'était pas une partie de plaisir, même dans la fraîcheur du printemps par ce col peu élevé orienté vers le nord, dans une région à présent pacifiée. La nuit précédente, enroulé dans ses couvertures, il avait dormi en haut du col d'un sommeil agité, et le brave Jingo, son cheval, avait lui aussi passé une nuit blanche. Quelque chose avait rôdé dans les bois. Un puma ? Un loup ? Crip n'en savait rien.

"Peut-être un *tschindi*, comme disent les Apaches, un démon animal", pensa Crip, en riant de son idée. Il était facile de rire, maintenant qu'il était en selle et que le soleil s'apprêtait à percer à l'est de l'horizon. Mais la nuit, sous les pins et la clarté tamisée de la lune du désert, chaque murmure paraissait avoir un sens, chaque craquement de branche ramenait la peur instinctive d'ennemis inconnus.

* Il s'agit d'un ensemble de bâtiments comprenant un relais pour voyageurs, une auberge, des enclos et des stalles pour mulets que des voyageurs échangent contre leurs montures pour emprunter les chemins de montagne. *(Toutes les notes sont de l'éditeur.)*

Crip avait du mal à s'habituer au nouvel ordre des choses. Il avait passé vingt ans dans le Sud-Ouest. Il avait connu l'époque où même dans les petites villes on n'était pas en sécurité ; et quant à la chaîne des Big Sheep…, c'était là que se cachaient les Apaches renégats, les tueurs blancs en cavale – toute la faune dangereuse qui erre le long de "la Frontière*". À présent, les Apaches labouraient les terres irriguées, et les hors-la-loi appartenaient au passé. On était en 1889 – dans un monde nouveau.

"On est tous copains aujourd'hui, tous copains", se dit Crip à mi-voix, en riant. Et il ajouta : "Faut dire qu'il a fallu commencer par en tuer des tas." Puis il éperonna Jingo. "Allez, mon vieux, avance – on n'est pas là pour s'amuser."

Le soleil se levait. De longues bannières enflammées striaient le ciel derrière les froids sommets. Des vautours apparurent et tournoyèrent, les ailes rigides. Un aigle énorme passa très haut au-dessus de la tête de Crip, faisant route vers les cimes. De petits oiseaux chantaient dans les buissons poudreux, insoucieux des vautours en quête d'un déjeuner. Sur une pente rocheuse en bordure de la piste, un cactus géant se dressait, haut de douze mètres, parsemé de blanches fleurs printanières. Un vent doux se mit à souffler, apportant de la plaine une odeur d'alcali et de végétation humide de rosée. C'était une bonne et forte odeur, que Crip et Jingo reniflèrent l'un et l'autre avec plaisir.

"J'aurai bientôt dépassé ces fichus rochers", se dit Crip à voix haute. Puis il fit une grimace : "Va falloir que je cesse de parler tout seul. Je ne suis pas si vieux que ça. Ma parole, je deviens comme Jenkins, le vieux muletier, qui prenait ses repas avec sa bête pour avoir à qui parler." Crip se mit à rire et toucha légèrement le pommeau de sa selle. "Faut dire qu'il était malin, ce mulet. Il hennissait quand le vieux lui posait une question."

Crip n'était pas vraiment vieux, il avait dans les quarante ans. Mais il était vieux pour la Frontière et cette vie l'avait profondément marqué : son visage était usé par les intempéries, sa barbe de cinq jours grisonnait, sa jambe droite paraissait rabougrie à

* *The Frontier* divise l'espace américain entre les terres colonisées et les territoires encore habités par les Américains natifs. C'est l'un des mythes historiques des États-Unis.

la suite d'une mauvaise chute de cheval. Il marchait en boitillant et traînait la jambe. En selle, il retrouvait toute sa jeunesse.

Le soleil qui flamboyait maintenant comme une grosse balle rouge incandescente avait dépassé les sommets orientaux, et un peu de vapeur commençait à danser sur les rochers. Cette journée de printemps allait être torride.

À un tournant du chemin, Crip s'arrêta, le temps de retirer son manteau court qui, en haut des montagnes, n'avait pas suffi à le protéger, et qui, maintenant, pesait sur lui comme une chape de plomb. Après quoi il but une gorgée à sa gourde. En contrebas, il voyait au loin des dunes vallonnant la plaine, un peu plus loin, le vieux point d'eau des Apaches. Il était alimenté par des sources souterraines et, bien que son eau eût un léger goût de soufre, il avait, des années durant, fait l'objet de nombreux combats. Les Apaches voulaient l'avoir ; les éleveurs de bétail aussi ; tout le monde. Il avait causé la mort de centaines d'hommes. À présent, personne n'en voulait plus. Crip secoua la tête en pensant aux grands changements dont il avait été témoin, et il allait poursuivre son chemin lorsqu'il remarqua quelque chose qui bougeait, près du point d'eau. C'était étrange, car la piste ne passait plus près de ce trou qui, maintenant, était abandonné, sauf des animaux.

Crip se haussa sur ses étriers pour regarder. C'était bien un homme, un homme à cheval. "Bon sang", fit Crip à haute voix, ce qui fit dresser les oreilles à Jingo. "Ce doit être un chercheur d'or. Y en a encore plein par ici. D'ailleurs ça ne me regarde pas."

Au cours des années qu'il avait passées dans le Sud-Ouest, Crip avait essayé d'apprendre à ne pas se mêler de ce qui ne le regardait pas : jamais de questions, jamais de remarques inutiles, éviter les ennuis quand on n'est pas dans le coup – rester propre, comme disaient les gars.

Mais l'homme qui se trouvait au point d'eau, là-bas, excitait vivement sa curiosité. Impossible que ce soit un chercheur d'or. Il n'avait pas de mulet, rien qu'un cheval pie. Pendant qu'il l'observait, l'homme s'arrêta brusquement, faillit tomber en descendant de cheval, puis rampa vers le point d'eau et se mit à laper l'eau comme une bête ; le cheval le suivit, grognant et hennissant.

"Cet homme est en danger, dit Crip. S'il s'est perdu, il…" Crip hésitait, les lèvres serrées. Puis il se traita d'imbécile, pour se mêler ainsi des affaires des autres, éperonna Jingo, descendit un peu la piste, et obliqua vers le point d'eau, en encourageant Jingo sur la pente sablonneuse parsemée çà et là de maigres buissons. Jingo n'aimait pas la descente. Il se retenait, malgré les coups d'éperon et, alors qu'ils étaient presque en bas, ils se mirent à glisser et manquèrent de tomber avant d'atteindre le terrain plat.

"Sale bête ! s'exclama Crip, qui est le maître ici, toi ou moi ?"

Crip s'approcha du point d'eau, mais l'homme ne leva même pas la tête. À présent il était accroupi, sa main droite pressée contre sa poitrine. Il haletait.

Crip mit pied à terre et se dirigea vers lui, en contournant le grand trou d'eau.

— Ça ne va pas, l'ami ? demanda-t-il.

L'homme leva la tête vers Crip, et secoua lentement la tête. Crip se sentit aussitôt plein de sympathie pour lui. Plus tard, il se demanda souvent pourquoi. Bon sang, il n'était pas tellement porté à éprouver de la sympathie pour les gens, sauf quand il les connaissait depuis longtemps. L'homme était mince et basané, mais on percevait une nuance grisâtre sous son teint hâlé par le désert. Il doit être malade, décida Crip. Il portait un pantalon usé en jean par-dessus ses bottes ; une chemise bon marché à carreaux bleus et blancs, et un chapeau de cow-boy beige et crasseux, dont la calotte était enfoncée et les bords relevés, selon une mode récente à laquelle Crip refusait de s'habituer. Lui-même arborait son chapeau sans pli et les bords droits, comme un ancien. L'homme portait un lourd .45 dans un étui usé, et son ceinturon était plein de cartouches. Son visage était mince et étroit, son regard franc et avenant, ses yeux étaient gris et ses cheveux – pour ce que Crip en voyait – châtains. Probablement un bandit. Quoi d'autre ?

— Vous avez mal ? demanda Crip en s'accroupissant à côté de lui.

— Oui, dit l'homme. À la poitrine.

— Vous allez où ?

— À San Miguel.

— À San Miguel ! s'exclama Crip. Bon sang, mon vieux, vous vous êtes perdu. C'est là-bas, juste derrière ces collines. Il pointa son doigt vers l'ouest : Vous allez traverser des régions dangereuses, si vous ne remontez pas par le col. Des déserts.

— Jamais encore mis les pieds par ici, dit l'homme.

— Eh bien, dit Crip, moi aussi je vais à San Miguel. Il y a un endroit sur la route pour passer la nuit. Et le lendemain, il ne reste plus qu'un bout de chemin assez facile.

— Vous avez de quoi manger ? demanda l'homme.

— Bien sûr, dit Crip. Et si je vous faisais cuire quelque chose ? Vous m'avez l'air affamé.

Crip s'étonnait de réagir ainsi devant cet homme. On aurait dit que c'était son patron, et qu'il travaillait pour lui depuis un bon bout de temps.

— Merci, dit l'homme, avec un léger sourire. Je m'appelle Doan Packer.

Crip s'approcha de lui et lui serra la main. Celle de Doan était froide et moite.

— Willard Diels. Tout le monde m'appelle Crip, à cause de ma jambe qui boite*.

Ils se saluèrent en souriant. Puis Crip déballa son matériel, prépara du café, fit frire le lard et, en un tournemain, confectionna quelques galettes. Doan s'était redressé, ses longs bras enroulés autour de ses genoux. Il paraissait perdu dans ses pensées et fixait l'eau jaunâtre, immobile comme du verre au-dessous de lui. Derrière lui se trouvait son cheval, les rênes jetées par-dessus sa tête : c'était un cheval pie, alezan et blanc, dont la moitié de la tête était blanche, et l'autre rousse, et qui montrait un œil rose à l'expression farouche, tandis que l'autre était sombre, et sans expression particulière. Crip estima que ce cheval ne payait guère de mine.

Crip et Doan mangeaient, assis côte à côte dans le sable. Doan semblait avoir moins mal à la poitrine et il paraissait calme et à son aise. Mais il n'avait pas l'air en bonne santé, alors là, pas du tout, songeait Crip. La teinte grise qui transparaissait sous le hâle l'inquiétait.

* Crip pour *cripple* : estropié.

— Ils ont un bon docteur à San Miguel, dit Crip en mastiquant joyeusement. En tout cas, ils en avaient un dans le temps. J'y ai pas remis les pieds depuis 1887. Suis parti travailler à l'est des montagnes. Dans un ranch. Un petit bout de terre de rien. Je l'ai vendu. Commençait à y avoir trop de monde, autour de Stinking Springs. Avec l'irrigation et les planteurs de coton qui rappliquaient. Y a trop de monde partout. La ligne de chemin de fer arrive jusqu'à Agua Prieta, depuis San Juan. Ce pays se développe, c'est clair.

Doan hocha la tête.

— Ce ne serait pas Clements, le nom du docteur ? demanda-t-il.

— C'est ça, fit Crip. Il était toubib dans l'armée, à Mesa Encantada. Il a démissionné. Il est resté. Je crois bien que sa femme est morte là-bas, à ce qu'on m'a dit. On vous a parlé de lui ?

Doan fit signe que oui.

— Un type à San Juan. J'ai travaillé au chemin de fer.

Crip le regarda, surpris. Un manœuvre, cet homme-là ? Bon sang, il n'y avait pourtant que les Mexicains et les Apaches qui faisaient ce métier.

— Au chemin de fer ? demanda-t-il sans comprendre.

— Contremaître, dit Doan.

— Ah, contremaître, reprit Crip, avec un curieux soulagement.

— Mais ma vieille blessure s'est remise à faire des siennes, alors j'ai touché ma paye, et je suis parti vers San Miguel.

— Pourquoi vous n'avez pas pris la route de la diligence ? Vous n'auriez pas risqué de vous perdre.

— Un type m'avait dit que ça faisait un détour de trente kilomètres. Que j'aurais à retourner à Agua Prieta pour trouver la route. Il m'a donné une carte pour me montrer comment la rejoindre, juste avant San Miguel. Ça réduisait beaucoup le chemin. Seulement, ce raccourci, je n'ai jamais pu le trouver.

— Eh oui, fit Crip, songeur. Vous avez dû en voir, des pays déserts, en passant par là.

— C'est sûr, dit Doan. Pas vu âme qui vive. Sauf un coyote. Me suis trouvé sans rien à manger, ni à boire. Je suis tombé par hasard sur ce trou d'eau.

Crip secouait la tête en mâchant son lard.

— Faut croire que le Seigneur vous protège, m'sieu. Si vous aviez poursuivi votre route, sans voir ce point d'eau, vous alliez droit dans les *badlands**.

— J'allais tenter de passer par les collines.

Crip approuva de la tête.

— Vous auriez peut-être réussi à trouver un cerf. Ça vous aurait fourni votre pitance.

Il jeta un coup d'œil vers le cheval de Doan. Il n'y avait pas de fusil sur la selle.

— Évidemment, reprit-il, ce n'est pas très commode de viser un cerf avec un .45.

Doan sourit légèrement.

— À vrai dire, fit-il, j'imaginais que ce trajet serait sans histoire. Je ne m'attendais à aucun ennui.

Ils terminèrent leur repas et Crip se mit à laver les casseroles et à ranger.

— Il commence à faire drôlement chaud. Vous croyez que vous pouvez continuer ?

Doan fit signe que oui.

À cet instant, Crip fut stupéfait car Doan se leva, et pour la première fois Crip le voyait debout. L'homme était grand, très grand, près de deux mètres peut-être. Crip, qui était déjà d'une bonne taille, devait lever les yeux vers l'étranger.

— Dites donc, fit-il en riant, vous ne seriez pas un peu grand pour ce cheval ?

Doan sourit :

— Il n'a pas l'air de se plaindre.

Crip examina Doan, puis se retourna vers le cheval.

— Au fond, reconnut-il, ce doit être un cheval robuste.

— Robuste, il l'est, dit Doan, ça fait près de quatre ans que je l'ai, et il a vu du pays.

C'est alors que Crip prit conscience d'un accent qui n'était pas du pays. L'homme venait du Sud, même si ça ne se devinait pas au premier coup d'œil.

* Espace raviné et infertile.

Il était tard l'après-midi. Ils chevauchaient côte à côte, en descendant le chemin du col sur le versant occidental des Big Sheep. De hautes collines dénudées, aux sommets arrondis, les dominaient de toute part et, à présent, le chemin se réduisait à une piste, dont le lacet serpentait capricieusement vers les premières collines et, plus loin, vers la Grande Plaine.

— Nous serons arrivés avant la nuit, je crois, dit Crip. Comment vous sentez-vous ?

— Je vais bien, dit Doan, mais il n'avait pas l'air bien du tout, et Crip l'observait fréquemment avec inquiétude. Une syncope et une chute de cheval risquaient d'être désastreuses. La piste passait par des rochers escarpés, et elle longeait parfois, entre les canyons, des gouffres étroits qu'elle surplombait d'un à-pic de trente mètres ou davantage.

Crip était en nage. N'arriveraient-ils donc jamais au corral de mulets, au pied du Nid d'aigle ? Il se faisait l'effet d'un homme à la poursuite de l'horizon. Le temps passait, et le silence de ces lieux abandonnés bourdonnait dans ses oreilles. Enfin Crip se dit : "Pourquoi me mettre en sueur ? Pourquoi me tracasser ? Ce type, je ne le connais pas."

Il jeta un coup d'œil vers Doan. Son grand compagnon serrait ses lèvres minces, il tendait les mâchoires, son visage brillait de sueur. Il était plus gris que jamais. Mais il tenait le coup, sans une plainte, sans un mot.

Cet homme-là avait du cran.

2

AU CORRAL DE MULETS

À l'ouest, une lueur d'un rouge sombre colorait encore le ciel, mais déjà, à l'est, les étoiles se levaient lorsque, après un long virage, Crip et Doan débouchèrent sur une large étendue ressemblant à une route, couverte d'une épaisse couche de poussière, et ils virent devant eux les lumières vacillantes du corral de mulets.

— Ça fait du bien de les voir, ces lumières, dit Crip.

— Oui, répondit Doan. À quelle altitude sommes-nous ? Je n'ai plus mal à la poitrine.

— Dans les mille mètres, dit Crip. L'air est bon, pas vrai ?

— On sent qu'il est pur. J'arrive bien à respirer.

— Vraiment bon pour la santé, ce versant ouest, à ce qu'il paraît, dit Crip. C'est drôle, on sent la différence dès qu'on a dépassé le virage. D'ailleurs le Nid d'aigle sert pratiquement de maison de campagne à Jake Starr. Le voilà là-haut, au-dessus du corral.

Doan regarda en l'air. Derrière le corral se dressait une muraille de roc, qui s'élevait verticalement à plus de cent mètres. Doan discernait vaguement, au sommet, une haie de buissons ou d'arbres loqueteux qui se découpaient en noir contre la lumière bleutée des étoiles.

— Qui est Jake Starr ? demanda Doan.

— C'est le grand homme du pays, dit Crip. Le maire de San Miguel. Ils sont toute une tribu, les Starr. Ils règnent sur la ville, la commune et le comté. Du moins c'était ainsi en 1887. Des gens importants… riches.

Doan ne cessait de lever les yeux, tandis qu'ils chevauchaient vers les lumières du corral.

— Comment est-ce qu'on monte là-haut ? Avec une corde ?

— Il y a un sentier de l'autre côté, expliqua Crip. On grimpe à pied, ou à dos de mulet. C'est dur. Faut pas avoir le vertige.

Ils voyaient à présent devant eux un long bâtiment en adobe* dont les fenêtres enfoncées dans les murs épais brillaient d'un éclat jaune, et formaient des dessins lumineux sur la route poussiéreuse. Derrière, il y avait les longues barrières des enclos.

On entendait dans la nuit le braiment sonore des mulets.

— Eh bien, nous voilà arrivés, dit Crip en descendant de cheval à la porte du corral.

Une bonne et forte odeur de mulets et de paille propre flottait dans l'air immobile.

— Je sens mon lit d'ici, dit Crip, et j'ai sacrément envie de me coucher.

Doan mit pied à terre avec raideur et s'étira.

— C'est drôle, dit-il, mais je me sens rudement mieux qu'en chemin.

Une porte s'ouvrit sur le côté de la maison, projetant un long triangle de lumière dans l'enclos, et un jeune Mexicain apparut, dévisagea dans la nuit tombante les nouveaux venus, puis s'approcha lentement du portail.

— Nous voudrions passer la nuit, dit Crip. Donne à manger aux chevaux. Nous dormirons sous l'abri.

— Vous voulez dîner ? demanda le garçon.

— Ça oui !

— Un dollar cinquante par personne, dit le garçon. D'accord ?

— Les prix ont augmenté depuis 1887, dit Crip, méfiant. Mais il lui sembla entendre Doan rire doucement derrière lui et il dit : Ça va, ça va.

Le garçon ouvrit grand le portail et ils firent entrer leurs chevaux.

— Y a un mulet sous l'abri le plus au sud, dit le garçon. Passez pas derrière lui. Il rue sacrément. C'est compris ?

Tandis que Doan finissait de dîner dans un coin de la grande salle à manger, Crip se tenait au fond et causait avec deux

* Briques de terre séchées au soleil.

Mexicains, dont l'un portait un fin pantalon mexicain et une veste courte.

Quelques minutes plus tard, Crip revint à la table en rapportant une seconde tasse de café.

— Je suis tombé sur un Mex* que je connais : il était éclaireur à Mesa Encantada. Lino quelque chose. C'est lui, là-bas, avec la veste. C'était un dur, avant. Il se battait contre les Apaches.

Doan ne répondit pas.

Crip sirota son café sans mot dire pendant quelques instants, puis il reprit :

— Il y a eu du grabuge là-haut. Des coups de feu. Les gars d'ici ne sont pas bavards. Mais j'ai bien senti qu'il s'était passé quelque chose. Lino dit que Fonse se prépare à recevoir beaucoup de monde au corral, qu'il nettoie les stalles. Ça veut dire qu'il va venir du monde. De San Miguel, sans doute.

Doan ne parut s'intéresser ni au grabuge ni aux arrivants, et un long silence s'ensuivit.

— Vous comprenez, reprit Crip, quelque peu irrité que l'homme n'apprécie pas son aptitude à collecter des renseignements, ça fait un bout de temps que je suis dans le coin. J'ai toujours été correct avec tout le monde. Je ne fais pas de politique et je ne me mêle pas des bagarres des gens. C'est pour ça qu'on me dit ce qui se passe.

— Je comprends, dit Doan, qui jeta un coup d'œil rapide à Crip, et se remit à manger.

— Je suppose qu'il va venir ici toute une troupe à cheval et qu'ils vont échanger leurs chevaux contre des mulets pour monter au Nid d'aigle. Il doit vraiment se passer quelque chose.

Doan bâilla largement, puis il dit :

— Crip, ou bien je dors debout, ou bien ce que vous dites n'a ni queue ni tête.

— J'oublie chaque fois que vous n'êtes pas du pays, dit Crip. Il y a un comptoir de vente et un bar là-haut. C'est une ville fantôme, ou pas loin, mais il doit y avoir une centaine de gens qui y vivent à l'année, surtout des Mex et des Apaches. Il y a trois pistes qui partent du sommet – pour le retour, je veux dire – et

* Abréviation familière de Mexicain.

les chercheurs d'or s'y amènent toujours pour manger et dormir. Y en a plein, dans ces montagnes, depuis qu'on a trouvé du cuivre sur la crête sud. Le cuivre, ça rapporte, maintenant, l'argent aussi. Bref, Jake Starr a une maison là-haut. Quand il trouve que ça chauffe trop à San Miguel – la température, je veux dire – il grimpe au Nid d'aigle. Grosse maison d'adobe, toute l'année ça grouille de domestiques mexicains. Jake Starr nourrit bien la moitié de ceux qui vivent là-haut – tout le monde, de temps en temps. Il a une demi-douzaine de ranchs. La viande arrive par carcasses de bœufs entières. C'est lui qui a le contrat du gouvernement pour la garnison d'Agua Prieta. Il est riche, ce gars, il roule sur l'or.

— Jamais entendu parler de lui, dit Doan. Il faut dire que je n'étais encore jamais allé plus au sud que San Juan, sauf pour poser les rails de la ligne de chemin de fer, j'ai dû aller quelques kilomètres plus loin.

— Y avait une mine d'argent, là-haut, poursuivit Crip. Les mineurs saouls qui dévalaient la piste, ça n'arrêtait pas. Ça roulait, ça rebondissait. Et puis l'eau a inondé la mine, une rivière souterraine. Les pompes n'ont servi à rien. C'est comme ça que c'est devenu une ville fantôme, ou pas loin.

Doan sortit son matériel, et se mit à rouler une cigarette.

— À vrai dire, Crip…, fit-il, cet endroit ne m'intéresse pas tellement.

Autant dire : Boucle-la. Si quiconque d'autre que Doan lui avait parlé ainsi, Crip aurait pris la mouche. Il avait mauvais caractère. En général, mieux valait ne pas le contrarier, et il fut surpris de lâcher un petit rire et de se lancer dans des explications.

— Vous savez, Doan, vous n'êtes pas d'ici, mais pour moi, c'est comme de me retrouver chez moi après être parti un bon moment.

Doan le regarda bizarrement, pensa Crip, comme s'il venait de se rappeler quelque chose. Puis ce grand gars baissa les yeux, et resta là à fixer la table, en tirant de temps en temps une longue bouffée sur sa cigarette.

À présent, ils étaient couchés sous l'abri des mulets, leurs couvertures étalées sur la paille, et leurs sacs de selle en guise

d'oreiller. Le son d'une guitare leur parvenait vaguement du fond de la grande maison d'adobe. L'abri avait un toit, mais pas de murs, de sorte qu'ils apercevaient le ciel nocturne, bleu et piqué d'étoiles. La Voie lactée traçait à travers la voûte céleste une gigantesque piste poudreuse. Tout autour d'eux, des mulets somnolents piétinaient.

— Vous dormez ? demanda Doan tout d'un coup.

— À moitié, dit Crip. Bon sang, ce qu'on est bien dans cette paille. Ça fait quatre ou cinq nuits que je dors à même le sol.

— Dites donc, Crip, reprit Doan. Je viens de penser que je ne vous avais même pas remercié. Sans vous, les busards pourraient bien être en train de nous picorer, Pinkie et moi.

— Allez, vous n'en étiez pas encore là, dit Crip, ridiculement heureux de la reconnaissance de Doan, et se demandant pourquoi. Vous étiez déjà arrivé à l'eau sans mon aide, vous vous en seriez tiré d'une façon ou de l'autre.

— Ça fait longtemps que je m'en tire, dit Doan. Mais, cette fois-ci, je ne sais pas…

Il s'interrompit. Crip attendait qu'il poursuive. De grands rires féminins s'élevèrent dans la nuit, puis une chanson.

— Des femmes ? demanda tranquillement Doan, en levant la tête.

— Fonse a une femme et des filles, dit Crip. De jour, elles ne mettent pas le nez dehors. Et puis il y a des métisses qui aident à la cuisine. Elles sont toutes assez vieilles. Mais les femmes de Fonse – bon, un homme ne va pas risquer sa vie pour une femme. Pas moi, en tout cas.

— Il les garde bien ?

— Très bien, dit Crip. Trop bien. Fonse est un vieux chasseur d'Apaches, comme Lino. Il est capable d'enfoncer un clou dans un arbre avec un .45.

— Merci de l'avertissement, dit Doan, mais j'étais curieux, c'est tout.

Crip crut entendre Doan rire doucement dans l'obscurité, puis il s'endormit.

Mais Doan restait éveillé. Il n'avait pas mal, pas le moins du monde, et il éprouvait une sensation de bien-être qu'il n'avait pas connue depuis des mois, peut-être des années. Il était incapable